Fre 3 27097

20.

La Fin du Monde toute prochaine, résultat nécessaire d'un système philosophique très en faveur actuellement.

Cac
Fre
23621

Extrait des *Mémoires d'Economie publique, de Morale et de Politique*, publiés par Rœderer, de l'Institut national.

> Le vague des idées sans bornes est singulièrement propre à l'exaltation. — Mme. de Staël. *De la littérat., etc., 2e. part., ch. 6.*

La fin du monde! — Pas plus que cela. — Eh! de quel système parlez-vous donc? et auprès de qui peut-il être *très en faveur?* — Auprès de beaucoup de fous et de mauvaises têtes, je l'avoue, mais aussi auprès de beaucoup d'hommes estimables et célèbres, des penseurs, de fortes têtes qui semblent aujourd'hui donner le ton à la philosophie, qui en sont dignes peut-être à plus d'un égard, mais qu'une illusion vraiment impardonnable rend dupes; mais je dis étrangement dupes de leur extatique philanthropie. — Quel système enfin?... — Celui que j'appellerai le système des *perfectibles*. — Perfectibles! — Oui; souffrez que, pour abréger, nous désignions ainsi ceux qui, remarquant dans l'homme une perfectibilité dont on ne peut, quant à présent, fixer les limites, et qui sans cesse ajoute à sa capacité et à ses moyens de puissance, la supposent générale, et sur-tout *indéfinie*. Ils en attendent, comme de raison, une suite non interrompue de progrès heureux en tout genre, et par suite de ces mêmes progrès dans l'avenir, une organisation politique et civile si bien combinée, un système d'éducation si efficace et si complétement heureux, un état de société enfin si parfait, qu'il ne laissera

THE NEWBERRY LIBRARY

plus rien à désirer dans ce monde sublunaire : tous, en un mot, dans le dessein bien nettement prononcé d'en extirper un jour tout le *mal* pour n'y laisser que le *bien*, dirigent vers ce but attrayant toutes leurs pensées, tous leurs efforts et leurs travaux de toute espèce, et depuis dix ans sur-tout, croyant voir presque chaque jour un pas fait pour en approcher, chaque jour leur espoir s'en augmente, nous y parviendrons, cela est sûr, et il ne tient pas à beaucoup d'entr'eux peut-être que déja nous ne nous en croyions fort près. — Hé bien? — Hé bien, toutes ces belles et brillantes idées qu'un homme grossièrement franc appelleroit, sans hésiter, de la *graine de niais*; moi, qui me pique à-la-fois de franchise et de politesse, je les appelle rêves, folies, illusions pures. J'y vois un systême, non-seulement peu raisonnable et sans aucune utilité morale, mais même dangereux, à tous égards, dans son application et ses conséquences politiques. — Se peut-il?.... — Il se peut si bien, que si dernièrement l'on ne se fût pressé d'y mettre ordre.... Mais n'anticipons pas sur les preuves, et tâchons de raisonner méthodiquement.

Vous m'accorderez bien, j'espère, ceci : c'est qu'une société d'hommes parfaitement sages n'auroit pas besoin de Gouvernement; que, d'un autre côté, une organisation parfaite de Gouvernement ne peut jamais être l'ouvrage d'êtres imparfaits, et que, leur fût-elle donnée par Dieu même, elle n'y subsisteroit pas un quart-d'heure, ou, ce qui revient bien au même, n'y rempliroit nullement son objet. En un mot, chacune de ces deux idées: *hommes parfaits avec un Gouvernement quelconque*; *Gouvernement parfait avec les hommes tels qu'ils sont*, offre un contre-sens manifeste.

Toutes deux emportent contradiction dans les termes. Donc le système qui conduit à l'une ou à l'autre, en dernier résultat, est absurde; et par cela seul, il est démontré faux. Aussi vraiment faut-il rire de la bonne foi de vous autres jeunes gens qui, nouveaux mystiques, et l'imagination encore toute exaltée des rêves du bon Rousseau, ou des brillantes hypothèses de Mably, d'Helvétius et de Condorcet, voyez dans l'avenir, et même encore assez près de vous, un temps de bonheur universel et non interrompu, où l'homme, par la loi toujours claire de son intérêt bien entendu, sera toujours nécessité à être juste, ou enfin *il n'y aura de méchans et de malheureux que les fous* (1). Je ne sais, mes jeunes amis, si vous êtes vous-mêmes *malheureux*; j'aurois bien peine à croire que vous fussiez *méchans*, mais, en vérité, vous êtes *fous*. Vous ne voyez pas que ce bel état de choses, s'il pouvoit jamais se réaliser parmi nous, détruisant le libre arbitre, feroit de l'homme un être passif et dégradé, beaucoup moins à envier qu'à plaindre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne jouiroit pas de sa perfection prétendue. Qui nous rend précieux le témoignage d'une conscience pure, les fruits d'une bonne conduite, tous les biens enfin dont nous pouvons jouir, si ce n'est le

.....quibus MALIS careas, quia CERNERE suave est,

si ce n'est, dis-je, l'image encore présente de nos fautes, de nos erreurs, de nos peines passées, ou le spectacle affligeant des miseres d'autrui par l'effet des mêmes causes? Malheureux cent fois qui n'auroit jamais ni failli ni souffert, qui à

(1) Décade philosophique, an 7, nº. 21, p. 149.

l'épreuve même de la tentation, ou garotté près la ligne du devoir, en auroit suivi constament la trace, presque sans distractions, sans grands combats, sans sacrifices ! Je tiens cet être, s'il pouvoit exister, hors d'état de jouir un seul moment de son existence. Votre système pêche donc à-la-fois dans son application à la société et à l'individu.

La nature dans sa marche constante, nécessaire, me fournit une objection avec laquelle je vous arrête tout court, et cette objection, c'est un fait : Je veux dire, LA POPULATION dans ses progrès rapides, effet toujours infaillible d'un état de société florissant. Je sais qu'une population nombreuse est un des grands moyens de force et d'indépendance qu'un Peuple puisse opposer à la jalousie ou l'ambition de ses voisins, et sous ce point de vue, je suis loin de vouloir le priver de cet avantage. Mais en cela comme en toute autre chose, encore faut-il croire qu'il existe des bornes naturelles, et, certes, le système que je combats, nous conduit à les méconnoitre. A cet égard, voici mes calculs.

Smith fait observer (1) que s'il faut, comme on l'a supposé, 500 ans en Angleterre et dans les autres contrées de l'Europe pour doubler la population existante, 20 à 25 ans suffisent dans l'Amérique Septentrionale pour produire cet effet, sans y comprendre nullement ce que ce pays peut devoir à l'immigration continuelle. En partant de ce fait, d'ailleurs très-vraisemblable, pour calculer le nombre de descendans qu'un homme pourroit laisser au bout d'un temps donné, on

(1) Richesse des Nations, liv. 1, ch. 8.

trouve qu'il ne faudroit que cinq siècles pour porter ce nombre à *plus d'un million*. (1) Admettons un accroissement beaucoup moins rapide. Au lieu d'un 20e. par année, ne le supposons que d'un 100e, le calcul prouvera encore qu'il ne faudroit dans cette dernière hypothèse que 230 ans pour DÉCUPLER la population d'un pays, et, certes, on peut douter que notre République composée aujourd'hui de 30 millions d'habitans, puisse jamais, malgré tous les avantages dûs au progrès des Sciences et à la forme de son Gouvernement, suffire à la subsistance de 300 millions. Votre système, mes jeunes Amis, ne pourroit donc assurer à la France que deux siècles au plus de bonheur et de paix, à moins de supposer quelque déluge heureux, quelque bonne sécheresse ou quelque peste salutaire qui, passant d'un pôle à l'autre, comme celle de 1347, viendroit périodiquement et pour le bien du système établi par les *Perfectibles*, balayer le Monde du superflu de la pullulation humaine. Mais quoi ! bien avant deux siècles encore et dans 50 ans peut-être, tout m'assure que nous deviendrions semblables à ce Peuple tant vanté dont l'esprit inquiet, absorbé dans cette idée unique, la subsistance, y rapporte tout, y sacrifie tout jusqu'aux plus doux sentimens du cœur. Toujours craintif et jaloux, avide et parcimonieux comme le stupide habitant des rives du Fleuve Jaune, on verroit donc

---

(1) Le savant anglais Wallace faisant le même calcul et le poussant jusqu'à 1233 ans, à partir de l'époque du mariage d'un homme, porte le nombre de ses descendans, au bout de ce temps, à 412, 316, 860, 416, à-peu-près 412 fois plus que la terre entière ne contient aujourd'hui d'habitans.

chaque Français disputer une touffe d'herbes au compagnon de ses travaux, une poignée de grains à l'oiseau des champs, un coin de terre à la Nature agreste, et pour engraisser, pour réchauffer une terre sans cesse épuisée, aller mendier aux passans jusqu'à leurs excrémens sur le grand chemin....(1) Non, mes Amis, non ; nous ne voulons pas de la perfectibilité à ce prix.

Voulez vous savoir au surplus comment je conçois les progrès de cette perfectibilité possibles et même désirables ? C'est en les appliquant au *mal* comme au *bien*, tellement que si l'espèce humaine est vraiment susceptible d'acquérir une vigueur, une habileté, une instruction, une bonté sans bornes, son progrès en ce genre doit offrir un pareil progrès dans le genre contraire ; j'entends qu'elle se montrera susceptible aussi d'une molesse, d'une grossiereté, d'une stupidité, d'une méchanceté indéfinies. Cette proposition vous paroîtra bizarre, révoltante ; mais daignez jusqu'au bout m'entendre, et mille observations, mille argumens vont concourir pour la justifier.

Il est dommage que la Bible ne puisse plus faire chez nous autorité. Je m'appuyerois d'abord de ce passage sur lequel un habile Ecrivain de ces derniers temps a bâti un système complet de Philosophie : *Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.* (*Ecclé-*

---

(1) Sur tous les chemins en Chine, des pots sont placés à rase-terre, de distance en distance, avec une inscription au-dessus, qui avertit de leur usage, et invite le passant à s'en servir. *Voyez* le Voyage de Macartney.

siastic., *cap.* 42, *vers.* 25.) (1) Cependant, si en effet la Nature dans toutes ses parties nous fournit des preuves de cette grande loi, si partout elle nous montre le chaud opposé au froid, le sec à l'humide, la lumière aux ténèbres, le feu à l'eau, la matière à l'intelligence, tellement que, pour me servir des expressions de l'écrivain dont j'ai parlé, *par-tout de l'opposition de ces contraires naisse leur discorde, et de leur réunion l'harmonie*, qui m'empêcheroit ici de raisonner par analogie, et d'appliquer au monde moral ce qui paroit si vrai pour le monde physique ? *Omnia duplicia, unum contra unum*; mais je veux bien renoncer à cette manière d'argumenter, quand d'ailleurs tant de raisonnemens et de preuves directes viennent fortifier mon opinion, ou pour mieux dire, ma conjecture. Car enfin, quelque éloigné que je sois maintenant de croire à la perfectibilité générale et indéfinie, j'ai trop acquis le droit de me défier de ma raison. Je puis me tromper: en conséquence je n'affirme rien, je doute, et quels que soient le ton d'assurance et les expressions affirmatives qui ont pu m'échapper ou m'échapperont encore dans la suite du discours, c'est moins ici, croyez-le bien, une thèse que j'entends soutenir, qu'une discussion loyale et franche, une recherche impartiale que j'entreprends avec vous.

— S'il en est ainsi, Raisonneur impitoyable, souffrez que je vous arrête dès les premiers pas

---

(1) *Chaque chose a son contraire, l'une est opposée à l'autre, et Dieu n'a pas permis que rien dans la Nature j'ût soustrait à cette loi.* Bernardin de Saint-Pierre traduit : *Et rien ne manque aux œuvres de Dieu.* Je doute fort que ce soit là le sens de ce passage. *Voyez* Etudes de la Nature, étude 10.

par l'expression d'un sentiment que, si vous ne le partagez pas, vous respecterez peut-être. Je suppose que je me trompe, moi partisan du système que vous combattez; un de ses principaux avantages est d'inspirer un grand sentiment d'élévation; pourquoi donc chercherois-je à perdre une illusion qui doit m'être chère? Malheureux! Quel plaisir trouverez-vous, quel intérêt pouvez-vous avoir à me désenchanter? » Il faut dans toutes les car- » rières un avenir lumineux vers lequel l'Ame » s'élance.....Il ne faut point étouffer ces mou- » vemens d'enthousiasme, il ne faut rabaisser » aucun genre d'exaltation. (1) »—Bien : j'aime et je respecte dans sa cause cette noble irréfléxion, cette déraison franche autant que généreuse qui vous fait fuir la lumière par des motifs aussi purs que ceux qui me portent à l'aller chercher. Mais outre qu'en quoique ce soit, je croirois difficilement que l'erreur pût jamais être utile, considérez qu'autant, en certaines matières, l'illusion paroît favorable et nécessaire à notre bonheur, autant la déception est cruelle, autant elle nous devient funeste sous tous les rapports. et malheureusement il faut toujours finir par-là. Le plus sage seroit donc de renoncer à un avantage passager comme l'illusion même qui le produit, n'y eût-il que la peine et les malheurs inévitables attachés au *désenchantement*. En second lieu, comptez-vous pour rien l'usage que l'ambition malveillante, que la présomption ignorante et vaine peuvent faire de cette illusion généralement répandue?.. Je reviendrai sur cette observation. Enfin (je vais achever de lever vos scrupules) notez bien que je suis loin de vouloir étouffer, dans

(1) De la Littérature considérée, etc., 2e. part., pag. 268.

leur principe, ces mouvemens d'enthousiasme dont, comme vous, je sens tout le prix. En effet, je ne conteste pas, vous l'avez vu, je ne conteste pas plus que vous le fait de la perfectibilité humaine; j'en accorde même tous les beaux résultats possibles, et votre imagination jeune et active peut encore s'y complaire et s'en nourrir à son gré. J'y mets seulement cette restriction (et, à la vérité, elle n'est pas petite), que son progrès, dans tel ou tel genre, sera, dans tous les temps, accompagné d'un pareil progrès dans le genre tout contraire. Modifiez dans ce sens le système en question, et je l'adopte volontiers. Par-là tout se concilie, et croyez même que ma curiosité sur les effets de ce double progrès, progrès infaillible et qui va devenir de plus en plus rapide, n'est pas moins vive que la vôtre. Aussi, je vous ajourne à cinq cents ans; et si, comme on peut croire, nos ames, à cette époque, vivifient, sous une forme humaine, quelque nouvelle portion de matière, il y a à parier que nous verrons de belles choses.

En attendant, croyez-m'en, cherchons de bonne foi la vérité, et ne conservons que pour elle cet enthousiasme que seule elle a droit d'exciter. Je reviens à mon objet.

Il faut prouver que le système de la perfectibilité sans restriction comme sans terme, ne porte sur aucun fondement raisonnable, et les argumens se présentent en foule. Mais je veux être court, et je les réduis aux quatre propositions suivantes.

I.

Par cela seul que l'instruction et les lumières se propagent, que tous les genres de talent et

d'industrie chaque jour se perfectionnent et se *populariſent*, que la masse enfin s'éclaire et s'enrichit gradativement d'idées nouvelles et de moyens de jouissance jusqu'alors inconnus, je puis prévoir et assurer d'avance que les passions humaines plus actives et plus excitées, la sensibilité généralement plus exquise, les besoins communs plus nombreux rendront à-la-fois et la concurrence plus grande, et les tentations de nuire plus fréquentes et plus vives, et les mal-intentionnés, les coupables en tout genre plus exercés et plus habiles. Déjà le crime réduit en systême a sa logique, son code, ses professeurs même de bonne foi, et ses livres, j'oserois dire, *classiques*. Pense-t-on que si d'un côté la morale peut acquérir des fondemens nouveaux et plus surs, la théorie du crime aussi, qu'il me soit permis d'employer ce mot, n'est pas susceptible de se perfectionner en même raison ? Ce qu'on peut bien conjecturer au moins, c'est que le vice, déjà si secondé par nos progrès en tout genre, gagnera chaque jour dans la pratique et des attraits nouveaux pour séduire, et des procédés plus surs pour faire le mal, et des manœuvres plus adroites pour échapper au châtiment. On pourroit donner de grands développemens à cette idée; elle en auroit besoin même: Aussi je l'abandonne à la méditation des hommes pensans et réfléchis. (1)

---

(1) N'y eut-il que la connoissance des phénomènes naturels et de tous les effets physiques plus généralement répandue, elle suffiroit pour donner aux malfaiteurs en tout genre des facilités sans nombre pour accomplir leurs desseins. Que sait-on les effets funestes, désastreux, épouvantables qui, dans cette vue, pourroient résulter de nouvelles découvertes dont les savans d'abord se féliciteroient beau-

I I.

La propagation des lumières ! . . . . . Parlons en tout à notre aise. Mais non ; pourquoi me répéter moi-même quand cette matière encore neuve après tant de longues *opinions*, de *rapports* étendus, et de *projets de loi* non moins volumineux, a été pour moi l'objet d'un travail dont l'Institut d'abord, ensuite le Public ont été faits Juges, et que l'Institut nominativement a bien voulu honorablement distinguer. L'astronome Lalande a réclamé, il est vrai; mais l'Astronome Lalande, comme on sait, n'est pas, en fait de Logique, de Morale ou de Politique, un rival qui soit beaucoup à redouter. (1) Au surplus, voici en substance ce que moi, peu partisan, à vrai dire, de la *propagation* en aucun genre, j'ai dit sur celle des lumieres en particulier.

L'histoire des Peuples civilisés depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent nous offre constamment l'espèce humaine divisée en deux classes

---

coup ? La direction des ballons aërostatiques rendroit inutiles bien des réglemens et déjoueroit toutes les précautions de la Police. Déjà on a trouvé le moyen de faire disparoître l'écriture de dessus le papier. L'art de la contrefaire elle-même ou de l'imiter par un procédé quelconque, s'il était perfectionné ou réduit en principe, cet art fatal qui déjà a trouvé de trop habiles Artistes, suffiroit pour tout renverser de fond en comble et détruire la Société humaine.

(1) *Voyez* dans le Journal de Paris du 27 ventôse an 8, la lettre du C.n Lalande, à l'occasion d'un Mémoire ayant pour titre : *Quelques vues sur la propagation des lumières*, et inséré dans le No. 5 des Mémoires d'économie publique. Ce Mémoire se trouve séparément chez Renouard, libraire, rue André des Arcs.

bien distinctes, celle infiniment peu nombreuse des Penseurs proprement dits et celle des gens qui ne pensent point. L'éducation plus au moins libérale propre aux individus exerçant certaines professions ou jouissant de quelque aisance, a pu dans tous les temps former comme une classe moyenne entre ces deux-là. Mais ces individus d'ailleurs totalement *passifs* sur les objets principaux du raisonnement, ou soumis en cela aux décisions de l'autorité pensante, ne peuvent qu'être confondus avec ceux de la dernière classe qui jusqu'à présent a donc ainsi contenu la presque totalité de l'espèce humaine. A cela sans doute, il n'y auroit eu que du bien, si, comme la raison semble le demander, aux individus de la première classe eut appartenu exclusivement le droit de régir, de diriger en tout les affaires et les opinions. Mais il en est arrivé tout autrement, et à cette inconséquence tiennent évidemment tous les malheurs, tous les désordres qui ont affligé la Terre. La force et la valeur guerriere par-tout ont obtenu le premier rang dans l'estime des hommes, par-tout ont déterminé les choix et donné des chefs aux Nations. Les vrais penseurs ainsi réduits à l'impuissance, ces hommes qui, s'ils eûssent été les maîtres, eussent pu ne parler aux Peuples que le langage de la raison, ont préféré pour regagner leur autorité perdue, ou balancer au moins celle des Chefs militaires, mettre en jeu les passions et l'imagination de la multitude. Ils se sont donc fait menteurs et fourbes par système, bientôt même devenus intrigans et adulateurs, renonçant à l'exercice stérile d'une raison qu'on n'écoutoit plus, ils ont prudemment fait cause commune avec leurs rivaux ; et voilà les nobles et les prêtres. Quelques

ames fortes seulement, quelques vrais amis de l'humanité et de la justice ont pu conserver le feu sacré ou le rallumer quelquefois au milieu des ténèbres. Mais constamment surveillés, persécutés ou mal entendus, il leur a bien fallu se taire; et dès-lors la multitude, tour-à-tour fanatisée ou soumise par la force, n'a plus été qu'un instrument aveugle entre les mains de ses imposteurs et de ses tyrans. Voilà bien, si je ne me trompe, l'histoire universelle en abrégé.

Un meilleur ordre de choses se prépare; déjà même, dit-on, son aurore nous luit. La multitude ne sera plus aveugle, et par cela même peut cesser d'être *instrument*. Fort bien. La classe pensante sera aussi la classe directrice, en d'autres termes, ce seront des *têtes*, et vraiment des têtes qui feront mouvoir tous les *bras*. Fort bien encore. Mais ce n'est pas tout: de ce nouvel état politique et moral doit résulter un troisième effet que l'intérêt de la vérité ne permet pas de passer sous silence. C'est *l'instruction* seule qui nous détermine à exercer notre faculté de penser; or, l'opinion générale, le prix attaché aux lumières vont disposer à s'instruire tous les individus que leur situation mettra tant soit peu à portée de le faire. L'aisance dans toutes les conditions, les moyens d'instruction en tout genre plus faciles et sur-tout les encouragemens du Gouvernement acheveront d'y déterminer ceux qu'on eût cru les moins faits pour ce genre de travail. (1) Donc la classe instruite, la classe

---

(1) *Instruire*, *instruire*, on n'entend que ce mot à la tribune et partout. L'État fait imprimer beaucoup de livres élémentaires, il stipendie une foule d'*Instructeurs*; naguères nos Législateurs vouloient encore en augmenter le

pensante, (assurément c'est tout un) deviendra nombreuse, plus nombreuse, plus nombreuse encore. En un mot, nous verrons le nombre des *têtes* s'augmenter chaque jour de tous ceux qui, justement ou non, auront la prétention de ne plus être *bras*..... A vous, gens de bonne foi, à vous, qui que vous soyez, à qui il n'est pas besoin de tout dire, je livre cette observation comme un riche et nouveau sujet de méditations et de conjectures. C'est pour vous y laisser penser à loisir que, sans me permettre aucuns développemens, je vais me borner à présenter quelques vues générales, quelques axiômes ou principes avoués, quelques idées principales enfin, comme autant de *jallons* déjà fixés dans cette opération offerte à l'entendement.

1. Cette distinction de tout temps observée d'une classe pensante et d'une classe non pensante, qu'elle soit ou non dans la Nature et dans l'ordre nécessaire des choses, constitue évidemment moins une inégalité réelle que DEUX MODES DIFFÉRENS D'EXISTENCE, modes qui dans tout état bien constitué, ou seulement bien administré, auront pour lien commun l'*égalité de bonheur*.

> Avoir les mêmes droits à la Félicité
> N'est-ce pas la parfaite et seule Égalité? (Voltaire).

2. De cela, seul qu'à la classe pensante appartient incontestablement le droit de régir, il

---

nombre. Ce qui a fait dire à l'un d'eux ce mot plein d'esprit et de raison, qu'à consulter l'esprit de toutes les lois rendues ou proposées sur cette matière, *chaque Français sembloit destiné à commencer par les écoles primaires, pour finir un jour par l'Institut national*, (Voyez l'opinion d'Andrieux, du 7 floréal an 7.)

faut conclure qu'elle doit toujours être essentiellement PEU NOMBREUSE.

Ce qui va suivre en fera sentir encore plus la nécessité.

3. Les individus de la première classe ont comme de raison une imagination plus active, conséquemment une délicatesse, une sensibilité plus grandes, en d'autres termes, des besoins moraux et physiques plus nombreux. Mais par un malheur bien grand attaché à leur condition, il arrive qu'avec beaucoup plus de besoins, ils ont pour les satisfaire beaucoup moins de ressources qu'aucun de ceux de la seconde classe. En effet une seule occupation (manier la plume) est la seule qui leur soit propre, la seule que leur dignité de penseur leur permette d'accepter sans souffrir, et par ces mots : *manier la plume*, on sent bien qu'il ne sagit pas ici d'une besogne de copiste, ni même de commis subalterne ou agent passif en quoi que ce soit. C'est un axiôme philosophique bien connu que celui-ci : *qui a pensé une fois, pensera toute sa vie.* A quoi il faut ajouter encore : *Jamais ne saura et ne voudra rien faire que penser.*

4. De tous les besoins de l'homme qui pense, le besoin de réputation et de gloire n'est pas le moins vif, et il le devient d'autant plus sous un Gouvernement où l'égalité des droits consacrée en principe appelle toutes les prétentions et favorise toutes les espérances. Ce besoin semble naturel à tout homme qui a une imagination vive et des sentimens élevés. Mais un motif non moins pressant et particulier à l'homme qui pense, se joignant encore à ces deux mobiles, semble faire une loi à tout homm (de cette classe

de se produire dans le monde et d'y faire sensation. Tout homme qui pense CROIT PENSER MIEUX QUE TOUS LES AUTRES, (règle générale); et conséquemment veut écrire; (1) veut écrire pour être lu; veut être lu pour être utile, je veux bien le croire, mais aussi un peu pour occuper de lui, pour être *glorifié*; or, si chez toute Nation riche et éclairée, le nombre des écrivains en tout genre peut augmenter chaque jour et indéfiniment, il n'en est certainement pas de même du nombre des Lecteurs. On peut donc, vu l'impulsion donnée et la disposition actuelle des esprits, on peut prévoir une époque ou le nombre des premiers égalera, surpassera peut-être le nombre possible des seconds. Alors le bon grain et l'ivraie confondus et semés sans mesure sur une terre déjà épuisée, s'étoufferont et périront ensemble. Satiété générale, avilissement, ennui; puis ignorance et barbarie enfin..... C'étoit bien la peine d'en tant faire pour revenir au point d'où nous sommes partis..... Que ces craintes soient ou non exagérées, convenez au moins que sur cent, sur mille, sur dix mille concurrens pour la gloire, la presque totalité va être condamnée sans retour à traîner une vie obscure, c'est-à-dire malheureuse et à la fin criminelle.

---

(1) J'ai connu bien des Philosophes et des hommes de lettres dans ma vie, (depuis long-temps ces deux qualités ne se séparent plus) je n'en ai jamais vu un seul, ce qui s'appelle UN SEUL qui n'eut déjà fait imprimer quelque chose, ou qui ayant dans la tête et déjà *sur le métier* un ou plusieurs ouvrages plus ou moins importans, ne brulât du desir de faire imprimer dix fois encore davantage. *Mutato nomine, de me narratur*.....Pourquoi le premier me soustrairois-je à la loi commune ?

5. Ne peut-on pas établir, comme conséquence nécessaire, que le nombre excessif des concurrens à la gloire joint à l'épuisement de tous les moyens de célèbrité détruira l'émulation dans son prnicipe? « On ne sauroit croire jusqu'où a été dans ce » Siècle la décadence de l'Admiration, » disoit déjà un profond penseur, il y a 60 ans. (1) Toutes les Ambitions déçues ou repoussées dès les premiers pas ramèneront donc au *solide*, à l'amour de l'argent, et, certes, on aura raison cette fois. Car enfin un trésor, un bien physique quelconque étant divisible en telles petites portions qu'on voudra, chacun des aspirans a quelque espérance d'en avoir sa part, au lieu que la Gloire de sa nature ne peut jamais admettre qu'un petit nombre de favoris.

6. C'est encore une observation qui n'est pas à négliger que celle-ci: Le Penseur par métier, par goût exclusif, trouve ou croit trouver dans la Capitale, mieux que par-tout ailleurs, tous les individus et les objets nécessaires à ses études, à ses plaisirs, à sa future renommée. Propagez donc sans mesure les connoissances littéraires et bientôt de toutes parts accourront à Paris, à Londres, à Vienne, etc., des bataillons de Pédans en guenilles, tous riches de présomption et de confiance, et qui bien décidés à s'exercer sur le plus grand théâtre, viendront tous y chercher de hauts emplois, de bonnes fortunes, surtout de bons dîners et des lauriers dignes d'eux.

7. Enfin remarquez bien (j'appelle toute votre attention sur cette observation dernière.) que si

(1) Montesquieu. Pensées div. Œuvres posthumes publiées en 1798, p. 189.

les véritables Penseurs sont effectivement très-rares, si l'on peut même présumer qu'ils le seront toujours, il n'est pas une seule des observations précédentes qui ne puisse également s'appliquer, et avec d'autant plus de force, à tous ces *bras* débiles qui dès-à-présent, et déjà en si grand nombre, montrent la prétention de passer pour *têtes*, veulent en avoir tous les privilèges, et le plus souvent, qui pis est, finissent par les obtenir. Or, il est bien sur que le nombre de ces êtres-là augmentera sans cesse loin de diminuer.

Voilà donc un tableau à faire de l'espèce humaine dans les temps à venir, formant contraste parfait avec celui qu'elle nous présente dans son histoire jusqu'à nos jours. Cette histoire, à quelque époque qu'on s'arrête, nous offre des millions d'êtres passifs et dégradés pour un homme pensant et agissant par lui-même; eh bien, l'histoire universelle future doit offrir indubitablement une superfétation politique d'un genre tout contraire, j'entends pour un bucheron ou un crocheteur de bonne foi, des ..... (Je n'ose pas dire des milliers ni même des centaines, car il y auroit de quoi devenir tous sourds;) mais des Orateurs et Ergoteurs par douzaines, réunissant à toutes les prétentions d'un beau parleur, tous les besoins de la richesse et tous les vices, enfans de l'avilissement et de l'indigence. C'est bien là l'état le plus misérable où l'homme puisse parvenir ici bas. Dieu sait les crimes, les travers, les ridicules qu'un pareil état de choses doit amener; mais dans ce nouveau renversement d'idées, faudra-t-il encore cinquante siècles d'expérience pour éclairer les hommes et les porter enfin à

conserver entre les deux Classes la proportion convenable ?

I I I.

J'ai parlé des lumières qui se propagent et j'en ai fait craindre l'accroissement sans mesure des hommes de la première Classe. Mais voici bien une autre matière à réfléxion. Un nouveau Phénomène de la Perfectibilité indéfinie va nous faire craindre un excès de tout autre genre, je veux dire l'abrutissement, la dégradation totale d'une bonne partie des hommes de la seconde. Si ce second effet étoit réellement aussi sur que le premier, ce seroit bien certainement une confirmation positive de ma prédiction fatale qui vous promet pour l'avenir des exemples d'une stupidité et grossierreté, comme d'une instruction et habileté indéfinies.

Smith, en parlant de la division du travail comme d'un procédé si essentiel au progrès du Commerce et des Arts, n'en a pas déguisé tous les effets moraux et politiques. On sait que par l'effet de cette division, le travail d'un grand nombre d'artisans est réduit à 2 ou 3 opérations machinales, souvent à une seule et la plus simple possible, et que cette réduction augmente d'une manière presque incroyable la somme du travail produit. Mais on sait aussi qu'à mesure que la besogne devient plus simple et plus facile, l'artisan perd d'autant en intelligence et en facultés morales, de sorte que dans un grand nombre de métiers à machines, on peut dire à la lettre de l'ouvrier qui y travaille que c'est une machine qui en mène une autre. Bien plus: ce travail communément sédentaire et rendu trop facile, non-seulement abrutit l'artisan au

moral, mais l'affoiblit et l'énerve physiquement, et cette molesse, cette débilité corporelle qu'il transmet à ses enfans, engendre bientôt, et nécessairement, la foiblesse de l'ame, puis la lâcheté, la superstition, etc.; tout cela pourtant effet certain et nécessaire de la division du travail. (1)

Or je le demande : l'espèce humaine en se perfectionnant renoncera-t-elle à cette division? bien au contraire. Nous la verrons se ramifier de plus en plus, s'appliquer à tout sans exception peut-être, le nombre des métiers à machines s'augmenter en même raison, et par-là sans doute, nos moyens de jouissance se multiplier à l'infini. Mais je vous laisse à juger si ce futur état de choses est bien à souhaiter ou à craindre. Quand à moi, voici mon dilemme : ou cette division et subdivision du travail doit avoir lieu sans terme,

---

(1) A Lyon, tous les ouvriers en soie forment en ce sens une classe distincte et très-remarquable. On les désigne généralement sous le nom de *Canuts*, sans doute du mot *cagne* ou *cagnard*; applicable à leurs jambes comme à leur ame et à leur esprit. Rien ne me paroit mieux donner l'idée de ces ouvriers sortant en foule de la manufacture, qu'un certain champ des environs de Nanterre où l'on a planté des pommiers en très-grand nombre qui, tous maigres et chétifs et pressés sans ordre les uns contre les autres, présentent dans un ensemble presque hideux de troncs rampants et de branches surbaissées, toutes les formes bancroches imaginables. Les propos de ces Canuts entr'eux, leur manière de voir, leurs habitudes et jusqu'à leur démarche et les gestes de ceux même d'entr'eux les moins contrefaits, sont tous les jours la matière des plaisanteries des *gros* Négocians entr'eux et de leurs élégans Commis qui, pour avoir des formes plus régulières et un langage plus soigné, n'ont pas souvent la tête plus meublée que ces pauvres avortons de Canuts, et ne raisonnent pas mieux, s'ils raisonnent davantage.

et dés-lors une partie considérable et toujours croissante de l'espèce humaine se rapproche de la condition des brutes; ou ces gens-là ouvrant les yeux à la lumière, raisonneront et s'instruiront tant soit peu ; dès-lors il prendront en dégoût, en haine, en horreur la besogne machinale que leur imposera leur condition ; dès-lors le travail, loin de se diviser encore plus, se récompose, et les hommes remontent à la rusticité.

IV.

Je vous l'ai dit sincèrement, ce sont des doutes que j'expose et je cherche avec vous la vérité. Mon 4e. et dernier argument est bien de nature à vous en convaincre. J'y vais parler de la *Religion*. Assurément tout me dispose à croire avec vous, avec bien d'autres, qu'on peut s'en reposer entièrement pour la sûreté générale et la pratique du bien sur le perfectionnement des législations, sur la vigilance des Magistrats et avant tout sur le sentiment intime de cette vérité, que l'homme est toujours intéressé à se bien conduire; que si l'on y ajoute encore l'idée abstraite, mais facile à concevoir, d'un Être suprême, rémunérateur et vengeur, ce sera un motif de plus pour nous rassurer. Mais enfin toute l'histoire ancienne et moderne n'offrant nulle part l'éxemple d'un peuple civilisé sans autre religion que celle dite *naturelle*, et encore moins sans religion aucune, convenons qu'à cet égard l'expérience n'apprend rien encore. Convenons que dans ce nouveau système de morale, qui est le vôtre, qui est le mien, le raisonnement seul fait encore tous les frais, et sans doute qu'il se fonde sur des argumens vigoureux, sur des analogies puissantes ; mais hélas ! Nous avons tant

appris à nous défier de nos théories que nous devons bien, à ce qu'il me semble, rester au moins en garde contre celles que quelque pratique encore ne confirme pas.

Prenons y garde, mes chers confrères en Philosophie, prenons y garde et de grâce ne jurons de rien. Je sais, qu'en fait de morale et de politique nos opinions au moins sur les points principaux sont, aujourdhui mieux que jamais, fixées et à peu près concordantes. Mais dans ces deux sciences, loin qu'on doive renoncer à trouver encore des vérités neuves, faut-il le dire? Nous-mêmes pourrons bien exhumer un jour de ci-devant vérités sacrifiées sans pitié au nouveau système, et que l'expérieuce peut-être nous forcera de rendre à la vie. Je n'indique ici, je ne spécifie rien; mais enfin nos opinions ont changé, je dis qu'elles pourront changer encore, et voici mes motifs pour le croire: il ne faut presque que des yeux pour voir qu'après un temps tel long qu'on voudra, mais à un terme quelconque, un changement universel et dont l'établissement de notre République semble avoir donné le signal, doit s'opérer dans le régime intérieur et extérieur des Peuples. Que ce changement s'opère partiellement et par gradation, ou totalement et avec fraças, il est sur que les rapports moraux et politiques des hommes entr'eux, des Nations entr'elles, de l'Univers dans son ensemble, doivent un jour se réformer, se baser sur d'autres principes, les liens généraux et particuliers se resserrer à certains égards, se relâcher à d'autres, par-tout s'étendre plus uniformément, et le monde dans cette position nouvelle, présenter des vues et amener des résultats qu'on est peut-être fort loin de prévoir. Nul au moins ne disconviendra

que toute l'histoire des temps passés n'offre rien de comparable au caractère de l'époque présente. Donc une situation toute neuve pourra bien faire découvrir des vérités jusqu'alors inapperçues, et si ce n'est de nouveaux priucipes, au moins des conséquences imprévues qui rameneront l'attention et le doute sur les principes reçus. Ajoutez à cela que la perfection de la Morale considérée coume Science tient beaucoup à la connoissance d'un plus grand nombre de faits. Eh ! que de faits nouveaux et inattendus peuvent résulter encore de notre état de choses et de la disposition actuelle des esprits !

J'ai prouvé, et par des argumens, j'espère, de quelque force, que le systême de la perfectibilité indéfinie, telle que l'ont entendue ses partisans, n'était ni raisonnable ni d'aucune utilité morale en lui-même. Car on fait consister principalement cette utilité dans les nobles illusions, les sentimens exaltés qu'il fait naître, et je me suis expliqué sur cet objet. Il reste à le démontrer dangereux à tous égards dans son application et ses conséquences politiques; et par avance, je préviens que je n'entends pas, dans cette vue, tirer avantage de la tyrannie et des malheurs d'où nous sortons. Si l'abus que des scélérats ont pu faire de certaines idées grandes et libérales, est un motif quelconque de défaveur à jeter sur elles, je consens cependant à ne pas le faire valoir en cette occasion, et l'on me saura gré, j'espère, de cette condescendance.

Mais, si je veux bien jeter un voile sur le passé, rien ne peut m'empêcher d'examiner le présent, de scruter l'avenir; et déjà j'ai rempli cet objet en partie, en montrant comme une

application du système que je combats, ces encouragemens sans mesures donnés à l'instruction publique, ces prytanées, ces écoles sans nombre ouvertes gratuitement et indistinctement à tous, cette bannalité des connoissances humaines; enfin, cette manie prapagante et endoctrinante qui, par des excitans hors nature, ou par des facilités trop grandes, ne fait autre chose qu'introduire dans le sanctuaire de la science une populace indigne d'en approcher (1).

A cette considération, dont vous sentirez toute l'importance, j'ajoute encore celle-ci: Si une obéissance *raisonnée* est celle que pour certains cas, et parmi un certain ordre de citoyens, un Gouvernement sage doit desirer d'obtenir, il est certain que pour l'exécution journalière de ses actes en général, et à l'égard de la grande majorité du peuple dont les intérêts lui sont confiés, l'obéissance *passive* est la seule qui convienne, et celle aussi qu'il a droit d'attendre. Les droits naturels de tous les subordonnés passifs ont, dans ce cas, pour garantie la vigilance et l'intérêt même des subordonnés qui raisonnent, et ceux-ci, par leur exemple, achèvent de les rassurer tous sur la confiance qu'ils doivent aux dépositaires de

---

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu à ***, chef lieu d'un Département, un jeune paysan que son père avoit placé chez un procureur de l'endroit, et qui, sachant qu'il étoit là pour apprendre *les lois*, ne crut rien plus nécessaire que de suivre le cours de *législation* annoncé sur l'affiche de l'École centrale; aussi le suivoit-il assidûment. Il n'y avoit rien de comique comme de l'entendre larder ses gros propos de belles expressions sorties de la bouche du Professeur. Il les appliquoit à crever de rire, et mon lourdaut de raisonner, de se pavaner, de se croire en vérité une *bonne tête*,

l'autorité. Voilà, dans tout état bien constitué l'ordre naturel des choses ; et certes, on n'en pourra jamais imaginer un autre plus *républicain*, sans y voir à l'instant fermenter un levain nécessaire de trouble et d'anarchie.

Or, à quoi tendent ces philosophes, que j'ai nommés les *perfectibles ?* A les en croire, que faut-il faire, et que font ils eux-mêmes tous les jours? Changer pour tous les cas, et dans la masse entière du peuple, la nature de l'obéissance; de passive qu'elle était, la rendre en tout et par-tout raisonnée; voilà le but de tous leurs écrits, de tous les actes d'administration qu'ils font ou qu'ils suggèrent; et ils ne voyent pas qu'en dénaturant ainsi l'obéissance, toujours ils l'affoiblissent, et très-souvent la détruisent tout-à-fait.

Je sens tout ce qu'a de séduisant le tableau d'une société organisée sur ce principe, l'obéissance raisonnée ; mais il ne faut qu'un peu de réflexion pour voir que ce projet, tout-à-fait chimérique, ne tend à rien moins qu'à tout bouleverser, tout détruire. En effet, il n'est pas même besoin de comparer les travaux d'un Condillac, d'un Voltaire, avec ceux d'un bûcheron et d'un cardeur de laine ; pour sentir que, dans la règle générale, les travaux manuels et les opérations de l'esprit s'excluent mutuellement. La nature des choses, la nécessité, le caractère, les habitudes de l'enfance, mille autres causes encore, sans compter les effets de la division du travail, à laquelle les hommes doivent trop de moyens de jouissance pour y renoncer jamais, rendront toujours une portion très-nombreuse du peuple inhabile aux opérations de l'esprit, sur-tout à celles rien moins que simples qui, en matière

d'administration, sont nécessaires pour constituer l'obéissance raisonnée. Encore si les individus de cette classe, hors d'état d'en sortir, avaient tous le bon esprit de s'en tenir aux travaux qui leur sont propres! Si toute société humaine pouvoit être exactement divisée en deux classes ou ordres de citoyens, les uns penseurs véritables, et en remplissant toutes les fonctions; les autres, *manœuvres* décidés, incapables d'être autre chose, et en convenant de bonne-foi! Mais il n'en est pas ainsi, et voilà ce qui dérange bien le système de nos perfectibles. Autant le titre de penseur exercé suppose de méditations, de recherches et de travaux pénibles, autant la présomption et le charlatanisme peuvent facilement l'usurper, et les voies promptes et faciles qui peuvent mener à la considération et au pouvoir, seront toujours celles que préférera le plus grand nombre. Donc aux vrais penseurs, toujours assez rares, viendra se joindre, de gré ou de force, la foule toujours plus grande de ces parleurs bruyans et superficiels, disputeurs intrépides, cachant sous de certaines formules ou expressions reçues, le vide de leurs idées, et parvenant, à force de présomption, d'intrigue et de persévérance, à abuser quelquefois les penseurs eux-mêmes. Aussi tranchans, aussi obstinés et disposés à contredire, que les autres sont circonspects, timides et dociles à la voix de la raison, c'est eux qu'on verra toujours rebelles à l'autorité légitime, sur-tout s'ils ont quelque espérance d'attirer sur eux les regards. Censeurs jaloux et minutieux des chefs du pouvoir suprême, ils gloseront sur leurs moindres actes, ils calomnieront leurs intentions, leurs personnes même; mais l'innovation sur-tout pouvantleur procurer

un grand avantage, c'est d'innover qu'ils s'occuperont essentiellement. Dans cette idée, que seront pour eux et les décisions des sages, et l'expérience des siècles, et les habitudes acquises, et le respect des convenances, et les ménagemens à garder? Quelle objection pourra-t-on leur faire sur laquelle ils ne soient prêts à répondre? Rien, en ce genre, n'aura droit de les arrêter; et comme un lecteur exercé tourne et retourne les feuillets d'un livre qu'il parcourt au hasard, c'est avec la même aisance, la même promptitude, que passant en revue tous les principes consacrés, ils les jugeront sans appel, et résolveront d'un mot les questions les plus épineuses. Cela même encore ne seroit que ridicule, si le talent facile de flatter la multitude et de mettre en jeu toutes ses passions, n'était pas une arme toute prête dont ils s'empresseront de faire usage pour se faire redouter, pour forcer toutes les résistances, et réduire ainsi au silence ceux qu'ils ne pourront persuader. Ne suivons pas plus loin l'effet de ces sinistres conjectures, qui n'offrent cependant que le résultat naturel du système des perfectibles devenu principe d'administration. Les malheurs qu'on en peut craindre tiennent encore à cette précipitation et cette confiance naturelles à tous les hommes à demi-éclairés, et plus particulièrement reprochables à notre nation; défauts qui, nous abusant toujours sur l'étendue réelle de nos connoissances et de nos progrès en quelque genre que ce soit, nous font brusquer à tout prix, et comme emporter d'emblée, ce qui en tout cas ne pourroit être que le fruit d'une longue patience et d'une grande circonspection. Si cette confiance présomptueuse fit tous les malheurs et les crimes de 1793, qui s'oppose à ce qu'à une époque plus reculée, quand le souvenir du passé

sera effacé ou considérablement affoibli, des événemens de même nature ne se renouvellent par la même cause? ..... Tout ceci nous mène à cette conclusion inattendue sans doute, et bien contraire à ce qu'on paroît attendre de la perfectibilité dans ses progrès, mais que les raisonnemens et les faits s'accordent à justifier; c'est qu'à mesure que cette perfectibilité se développe, se manifeste, à mesure que des lumières, et conséquemment des prétentions de tout genre se propagent dans la masse, et s'augmentent à-la-fois dans les individus, le Gouvernement DOIT AUGMENTER AUSSI SES MOYENS DE FORCE ET DE REPRESSION. Sans doute qu'il existera long-tems pour lui de grands moyens de persuader et de convaincre, sans employer la force; mais ces moyens si précieux, tout Gouvervement, quel qu'il soit, ne les peut devoir qu'aux habitudes qu'il a su entretenir ou faire naître, à la confiance qu'il inspire, à la simplicité, la justesse et la majesté de son langage, à l'éclat de la représentation, à l'ascendant du pouvoir enfin, et à la supériorité qu'il fait supposer à celui qu'on en voit revêtu. Or, ou tout ce que nous avons dit précédemment est faux, ou il faut prévoir, comme effet nécessaire du progrès des lumières et de la perfectibilité, que ces moyens moraux pour commander et assurer l'exécution des lois, s'affoibliront chaque jour davantage. Donc il faudra bien y suppléer par quelque chose, si l'on ne veut pas se voir incessamment victime d'une Ochlocratie d'un nouveau genre, et certes, non moins redoutable que tout autre; j'entends celle de tant de gens à phrases, qui, pour savoir tailler une plume et avoir feuilleté quelques livres, ne se croyent nulle part à leur place, et

ne visent à rien moins qu'à régir un grand empire.

Le dirai-je? ce sort, qui n'est pas très-riant, me paroît être inévitablement celui de l'espèce humaine dans les tems futurs. Mais, que ce sort s'accomplisse ou non, dès à présent, croyez-moi, dès-à-présent laissez aux poëtes et aux écoliers en philosophie cette image décevante d'un règne d'Astrée, que je vous ai prouvé non-seulement impossible, mais encore rien moins que souhaitable. Eh! voyez bien à quelle inconséquence il vous entraîne! Car, enfin, ce n'est pas assez pour vous de voir dans l'avenir la société en masse, et chacun de ses membres en particulier heureux par le respect de tous les droits, par l'accomplissement de tous les devoirs, tous les citoyens obéissans aux lois, tous les dépositaires, tous les agens de l'autorité donnant à-la-fois l'exemple et le précepte, tous les représentans assidus et désintéressés, tous les magistrats vigilans et économes, tous les comptables purs.... (*quantùm mutati*) Dans tous les rangs, dans toutes les positions, la société ne nous offrant plus que des pères tendres, des époux confians et fidèles, des enfans reconnoissans, des filles discrètes et sages, des militaires humains, des commerçans généreux et probes, des artisans instruits et policés, des artistes laborieux, des savans modestes, des littérateurs point bavards ni pédans, point gourmands, point paresseux, point jaloux; ce n'est pas assez, dis-je, de tous ces avantages. Votre imagination libérale pourvoit au soin de nos plaisirs, et sans trouble, sans dégoût, nous en promet d'indicibles. Conséquens au moins en cela, de la simplicité et de la pureté des mœurs, vous attendez nécessairement la per-

fection du goût dans tous les genres, et par-là nous sommes bien sûrs de n'avoir plus rien à rebuter de mauvais ni de médiocre. Tout pourra servir de modèle, il n'y aura par-tout qu'à jouir et admirer. Chaque peintre sera donc un Appelle, chaque sculpteur un Phidias, chaque musicien un Gluck, chaque poëte un Racine, chaque critique un (*Pour être sûr de n'être point contredit sur le choix du modèle, on laisse ici un blanc, et l'on invite le lecteur à le remplir de son nom propre.*) Point de doute, enfin, que comme tous les livres nous intéresseront, plairont, instruiront, tous les ouvrages nouveaux seront neufs, toutes les comédies nous feront rire, toutes les tragédies nous feront pleurer, il n'y a pas jusqu'aux journaux qui toujours nous apprendront quelque chose.... En vérité, je ne sais si c'est un effet anticipé de cette félicité qui nous est tant promise, mais l'ennui déjà gagne à cette longue et imaginaire kirielle de vertus, de talens, de perfections de toute nature, et je bâille en la finissant. Oui, l'ennui, croyez-m'en, l'ennui, ce plus grand ennemi de notre bonheur, cet écueil où se briseront toujours ceux qui l'iront chercher hors de l'humaine nature, l'ennui viendra tout d'une haleine souffler sur ces pauvres *Olbiens* de nouvelle fabrique le dégoût, la haine de leur état actuel, avec un desir inquiet, et plus vif chaque jour, d'une situation toute autre. Quoi! point de vœux à former, point de contrariétés à prévoir, point d'obstacles à surmonter, point de malheureux à qui compâtir, point de pleurs à répandre! Eh! qu'aurons-nous donc à faire pour exister et être remués un peu? Quoi! par-tout des tableaux achevés, des statues divines, des vers parfaits,

des accords ravissans, toujours des chefs-d'œuvres succédant à des chefs-d'œuvres, et après ceux-là, des chefs-d'œuvres encore!..... Mais ce sera la mort du plaisir (1).... C'est alors, mes jeunes

(1) Rien ne m'a jamais paru plus ridicule que les doléances de nos Journalistes et de ces Critiques toujours mécontens, lorsque tant de fois ils répètent que *l'on ne voit plus de grands hommes en aucun genre.* Remarquez bien d'abord qu'*in petto* chacun d'eux ne manque pas de se dire à lui-même : Quel dommage que je ne sois pas plus connu ou mieux apprécié ! La fin du siècle en auroit un au moins à opposer à ceux que nous avons perdu. En second lieu ces plaintes mêmes sont-elles raisonnables ? N'est-il pas juste qu'il n'y ait plus d'hommes *grands* à nos yeux, quand tant de beaux modèles qui existent en chaque genre nous ont rendu si difficiles dans nos jugemens ; quand tous ces modèles ont formé d'innombrables copies qui toutes aspirent et méritent plus ou moins d'attirer les regards ; enfin, quand la difficulté d'inventer et de plaire en étonnant devient chaque jour plus grande ! Je dirai plus encore : c'est qu'il est à souhaiter que ces beaux modèles restent en très-petit nombre et peut-être qu'il ne s'en forme plus. Leur multiplicité en effet ne nuiroit-elle pas à l'art ? N'amèneroit-elle pas la confusion et bientôt la satiété ? Ce seroit donc bien véritablement la mort du plaisir ; ce seroit celle à coup sur de toute ardeur et de toute émulation parmi nos artistes et gens de lettres. Pour citer un exemple qui donnera au moins une idée affaiblie de l'effet dont je parle, je suppose que quelqu'un entreprenne de recueillir tous les *bons vers* qui ont été faits et imprimés dans notre langue par tous nos poëtes vivans ou morts, en compulsant à cet effet depuis Malherbe jusqu'à l'almanach des Muses de l'an 9, point de doute que ce recueil de vers dans tous les genres de poësie n'en contint en 15 ou 20 volumes plusieurs *centaines de mille*, tous frappés au bon coin, tous faits pour passer à la posterité. Ce seroit sans contredit plus qu'il n'en faut pour l'amusement d'un amateur pendant toute sa vie. Hé bien, ce recueil, s'il étoit complet et vraiment digne de son titre, ne seroit-il pas le coup le plus funeste qu'on pût porter à la poésie ? Car qui de nous après cela oseroit encore faire des vers ?

amis, que nous aurions atteint le dernier terme de l'infortune. Car dans cet état d'impassibilité où aucune crainte, aucun desir ne peut naître, vous le savez comme moi, une portion de nous-mêmes, souvent la plus précieuse, reste alors oisive, une inquiétude, un malaise général nous fait chercher au-dehors ce que nous n'y pouvons trouver. C'est le *spleen* des Anglais, c'est le plus cruel de tous les maux. Son seul remède est dans le suicide; et si les exemples en sont rares, rendons-en grâces à l'heureuse imperfection des perfectibles humains. Mais à l'époque de cette perfection acquise, ou à peu près, plus de moyens pour nous d'échapper à cette surabondance fatale de facultés réduites à l'inaction; et, dans le *spleen* général qui ne pourra manquer d'en être la suite, à tous, grands et petits, il nous faudra donc aller chercher au fond de la rivière la fin d'une vie si insupportable!... La fin du monde! la voilà donc cette fin du monde, *l'abomination de la désolation* tant redoutée; la voilà, je l'avois bien dit, elle approche, nous y touchons peut-être et nous la devrons aux efforts soutenus et bien secondés de nos enthousiastes *Perfectibles*... Dieu paternel! Nons réserve-tu cet affreux destin! Non, non de grâce. Fais-nous acheter nos plaisirs pour les pouvoir vraiment goûter; satisfais par fois nos desirs, mais pas de *spleen*, je t'en supplie, et toi que quelques têtes creuses ou malavisées voudroient bannir de ce monde, agent puissant, infatiguable et par fois trop zélé de ce Dieu qui nous aime, toi que l'homme redoute et maudit, en se dissimulant ce qu'il doit d'énergie, de grandeur, d'avantages de toute nature à ta poignante, mais nécessaire activité, MAL! Bienfaisant Mal! garde toi de quitter cette terre dont

dont la raison peut bien te disputer l'empire, mais qu'elle même, pour être *Raison* toujours, ne peut aspirer à posséder sans trouble et sans partage; qu'elle y commande en maîtresse, mais fais-lui désobéir quelquefois; qu'elle possède tout, mais dérobes-lui quelque chose; qu'elle nous ait tous sous ses drapeaux, mais saches lui débaucher bon nombre de soldats, des officiers et même des Chefs; quelques invasions soudaines, et point de conquêtes permanentes; point de combats décisifs, mais de vives et fréquentes escarmouches; enfin ne possèdes rien en propre, mais parcourant dans tous les points l'empire de ton ennemie, harcele la par-tout et vas fourrager dans tous ses domaines.

Et vous, agens secondaires plus ou moins puissans, plus ou moins actifs de cet *Arimane* que de si bonne foi j'invoque aujourd'hui, ne vous lassez pas plus de le seconder que le tigre de verser du sang, le lion de rugir, le serpent de lancer son venin, l'insecte vil d'importuner et de détruire. Despotes avides du sang des hommes, Magistrats qui les trahissez, Agens infidèles qui leur donnez des leçons de prudence, Malfaiteurs, Concussionaires, Fripons de tous les mêtiers, et vous aussi, Cuistres et Baladins, Barbouilleurs de toute espèce, qni nous faites acheter si cher ces courts momens d'admiration et de jouissance pure que font goûter les productions des grands maîtres, de grâce, ne nous enviez pas la gloire de vous combattre et vous vaincre, l'utile besoin de vous surveiller, l'honneur de déjouer vos intrigues, la noble fonction de vous réprimer et vous punir, l'innocent plaisir de vous sifler.

Somme toute, le plus de bien possible, mais en même temps du mal sur ce globe que nous habitons, voilà ce que dans le meilleur état de

choses il offrira toujours. Que nos vœux, pour pouvoir être exaucés, n'aient d'autre objet que de rendre la somme de l'un un peu supérieure à celle de l'autre et, s'il faut vous le dire, mes jeunes amis, c'est à-peu-près dans tous les temps ce qui s'est vu dans le Monde. Oui, à tout prendre, toujours plus de bien que de mal, voilà le résultat de toute l'histoire tant ancienne que moderne, et les époques funestes qui présentent un aspect contraire sont très-certainement en petit nombre. (1)

« Celui qui fixa notre place ici bas la fit bonne et
» meilleure qu'aucune de celles que nous pouvons
» connoître ET CONCEVOIR. Nous lui devons
» beaucoup de reconnoissance ; car il nous a
» donné plus de bien que de mal, infiniment
» plus de momens où nous sommes bien aises
» de vivre que de ceux où nous voudrions mou-
» rir..... Le monde ne doit pas être jugé d'après
» l'intérêt d'aucun individu ni d'aucune espèce....
» Ce qui fait le bien de tous est la plus grande
» somme de bien possible..... On peint, on
» exagère les maux et les dangers qui nous en-
» vironnent, on tait nos plaisirs si multipliés; on
» parle de nos malheurs, on oublie nos félicités.
» On voit, dit-on, plus de vices, de crimes et
» de souffrances que de biens et de vertus. Cela
» n'est pas vrai ; car le Monde dure et les so-
» ciétés subsistent. Or, si nous avions plus de
» mal que de bien, nous serions bientôt anéantis.
» S'il n'y avoit pas plus d'hommes qui respectent

---

(1) Elle se réduisent peut-être à deux assez rapprochées l'une de l'autre; l'inondation des Barbares à la chûte de l'Empire Romain, et quelque temps après, le règue du fanatisme et de la superstition signalé par tant de guerres et de massacres dans lse quatre parties du Monde.

„ les droits d'autrui qu'il y en a qui les violent,
„ plus de pères qui élèvent leurs enfans que de
„ ceux qui les exposent, plus d'époux.... plus
„ d'enfans..... plus d'hommes qui secourent
„ leurs semblables que de ceux qui les assas-
„ sinent, nous nous entregorgerions tous, et
„ notre espèce n'auroit pas duré plus de deux
„ générations. Il y a donc plus de bien que de mal,
„ etc, etc.....„ MIRABEAU, *Lettres à Sophie.*

Il est donc vrai, et tout tend à nous en convaincre, que le mal même EN ASSEZ FORTE MESURE, entre comme élément non pas seulement necessaire, mais même salutaire et utile, dans tout ce qui existe et peut exister de bien dans le monde. Que penserons-nous donc, je ne dis plus du système des perfectibles, nous venons d'en faire justice, mais de ces spéculatifs en politique toujours mécontens de ce qui se passe sous leurs yeux, et sans cesse obstinés à poursuivre leur chimère; de ces rigoristes en morale, toujours ardens à cathéchiser, à prescrire, toujours nous voulant ramener à *la Nature,* (car c'est leur mot favori que celui-là) et à la favenr de ce mot mystique et jamais défini, nous faisant avaler leurs sermons avec du pastoral et du romanesque, ou du sévère, du stoïque, et le plus souvent de l'ennui à pleine bouche. Mais quelque jour aussi à mon tour je cathéchiserai peut-être; je politiquerai, je parlerai *Nature* tout comme un autre; mais j'en donnerai cette fois une idée juste et claire. Déjà l'on pense bien que ma morale sera douce: oh! oui, très-douce, peu exigeante à tous égards et par conséquent bien appropriée au cœur de l'homme. Méprisez les richesses, vous disent, vous répetent ces enthou-

464

siastes, détestez le luxe, fuyez la volupté, dédaignez le pouvoir, les hauts emplois; et moi-même n'ai-je pas aussi partagé ce ridicule ? Mais après des réflexions plus mures, j'ai senti que j'avois tort; que l'or étant le signe d'échange de tous les biens terrestres que la bonne Nature nous a départis, il est tout simple qu'il soit pour nous un objet désirable; qu'on en peut dire autant de tous les moyens de pouvoir; que si d'ailleurs l'ardente convoitise est toujours à craindre et à prévenir, un desir modéré de tous ces objets ou moyens de jouissance peut entrer dans nos cœurs sans trop les démoraliser. J'ai senti qu'enfin rien n'étoit à exclure de tout ce qui peut donner du ressort à nos ames, et activer nos facultés, sans en excepter le mal lui-même. Le mal ! Eh! n'est-il pas à ces facultés si précieuses, comme sont aux eaux dormantes et vaseuses, à l'air pesant et méphitisé, ces tempêtes, ces ouragans salutaires qui les agitent, les raffraichissent et les renouvellent. Tant il est vrai que par-tout au moral, au physique, de grands mouvemens sont toujours nécessaires, et qu'un repos trop prolongé par-tout n'amène à sa suite que mort et putréfaction.

Et je dis que ce système vaut mieux que celui des *Perfectibles*; qu'il est celui de la *Nature* même, puisque Nature il y a. Partant, Citoyens, rassurez-vous; le Monde ne finira pas de sitôt.

G. Petitain.